

des officiers ; sous cette large voûte, ne semble-t-il pas voir errer les lettres, les pourpoints de buffle, les longues épées des vieilles bandes espagnoles ? Une boucherie, digne des pinceaux de Rembrandt, laisse voir au passant, sous sa profonde arcade et à travers mille jeux d'ombre et de lumière, les corps des animaux pendus à la voûte et prenant dans l'ombre une forme fantastique ; toutes les autres maisons qui forment le carré de la place sont très-anciennes ; ce sont de gothiques auberges dont l'enseigne de fer est ballottée au vent, et telles qu'on en voit dans les vieux tableaux, des pignons dentelés, des façades à tourelles, rien de moderne, ni, répétons-le, rien de vivant.

Le soir approchait, quand une voiture, prise à l'embarcadere, déposa Odile sur cette place, alors déserte. Le cœur lui battait, et, avant de chercher la demeure de son mari, elle entra dans l'église de Sainte-Walberge, et se prosterna un instant sur la pierre. Rien de plus triste et de plus sombre que l'intérieur de ces nefs, qui remontent, dit-on, à Baudouin Bras-de-Fer ; l'humidité suinte le long des murailles, le froid et une espèce de terreur vous saisissent sous ces voûtes silencieuses, pleines de l'exprimable mélancolie des siècles. Odile subit cette impression, mais un sentiment d'espérance, un appel vers Dieu qui la voyait, l'encouragea, et elle sortit du saint lieu, calme et rendue à elle-même. Elle alla droit à la boucherie, au fond de laquelle brillait une petite lampe, et là, elle demanda l'adresse de son mari.

« En face, lui dit-on, chez l'épicier. »

MATHILDE BORDON.

(A continuer.)

Sermon

Prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, jour de la fête de St. Jean Baptiste,

PAR M. L'ABBÉ T. A. CHANDONNET.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam.
Je te donnerai les nations en héritage.
Ps. 2, v. 18.

(Suite.)

I

Mes Frères,

Et sur quelles plages autres que des plages chrétiennes, avez-vous donc aperçu, au sommet de la montagne, en vue de tous les enfants des hommes, le type mourant de la justice et de la charité ?

Sur quelles plages autres que des plages chrétiennes, avez-vous rencontré des prodiges de vie morale à l'égal des nôtres ?

Et pourquoi donc doit-il en être infailliblement ainsi ? C'est que la perfection de la vie morale dépend de trois choses : du principe souverain qui est Dieu, de l'énergie intelligente et libre de l'homme, de la hauteur souveraine du but. Or, ces trois éléments essentiels atteignent dans le christianisme la sublimité du surnaturel.

Que fait donc le christianisme ? Non seulement il corrige le vague de l'ordre naturel, mais encore il élève cet ordre et monte avec lui. Et le peuple, et le citoyen vraiment chrétien sera à la fois savant, libre, juste, charitable, à la honte de l'indifférence et de l'impiété. Plus fidèle à Dieu, il sera plus fidèle aux hommes ; plus attaché à Dieu, il s'attachera plus à ses frères. Car infidèle

à Dieu et infidèle aux hommes, c'est une inconséquence logique dont l'homme sensé n'est pas longtemps capable.

Dans l'ordre des faits, M. F., je me contente de ceux qui arrivent spontanément à votre souvenir. Vous n'avez pas besoin que je vous rappelle notre histoire. On l'a dit plus d'une fois : c'est la religion catholique qui nous a faits ce que nous sommes. Elle s'est répandue largement autour de l'individu, de la famille et de l'Etat ; elle a pénétré nos lois et nos institutions ; elle nous a donné des temps héroïques. Aux jours mauvais, elle a fait signer des conventions protectrices ; elle nous a inspirés au milieu des tempêtes ; c'est elle surtout qui nous a réunis en nous éloignant d'une fraternité perfide ; c'est elle qui active nos forces à nous peuple catholique, qui les triple, comme elle a fait, vous le savez, à la frayeur de ses adversaires, même en Angleterre et aux États-Unis.

Plus d'une fois les vétérans de nos luttes politiques lui ont rendu cet éclatant témoignage. Pourtant, j'ai lu sur des feuilles éphémères, qui traînaient de par la patrie un nom catholique, j'ai lu que la religion n'importe pas à la patrie. Mais qu'est-ce donc que la vie morale de la patrie ? Que serait-elle donc sans ses rapports avec Dieu ? Et les rapports de l'homme libre avec Dieu, comment s'appellent-ils donc, si ce n'est religion ? Et la religion de la patrie, qu'est-ce donc autre chose que la patrie elle-même dans la plus haute personnification de sa dignité ? Et comment se serait-il donc que la vérité et le bien supérieur dont s'empare la vie morale de la patrie, ne deviendrait pas son meilleur patrimoine, l'âme de son âme, la vie de sa vie ?

Ah ! sur ces feuilles éphémères, nous avons vu aussi l'injure jetée à la face de notre Eglise, prodiguée à ses ministres, allant frapper lâchement jusqu'à la tombe vénérée de ceux qui sont morts ! Nous l'avons vu, M. F., et en le voyant, nous avons dit : Un jour, des enfants plus dignes de leurs généreux pères protesteront ensemble au nom de la justice, de l'honneur et du sang.

II.

Mais la patrie vit encore d'une autre vie, c'est la vie sensible. Inférieure à la vie morale, soumise à elle comme à une maîtresse et une protectrice, elle ne laisse pas d'exercer, dans une certaine dépendance naturelle, et le feu ardent de sa propre activité.

Qu'est-ce que la vie sensible de la patrie ? M. F., faites l'ascension de cette montagne, atteignez le sommet, levez les yeux et voyez. Voyez cette charmante variété d'aspect ; cet heureux mélange de cimes qui s'élèvent, de coteaux qui se gonflent, de rivières qui serpentent, de plaines qui s'abaissent, et se distinguent par une floraison dessinée comme les couleurs de l'arc-en-ciel, en promettant des fruits aussi divers que les fleurs. Les rayons même du soleil, sortant d'un seul foyer, viennent de revêtir dans l'humidité de l'atmosphère terrestre des teintes qui les distinguent sans cémentir l'unité de leur origine.

Embarkez sur ce vaisseau, allez visiter des plages plus éloignées et plus étrangères ; chacune d'elles vous présentera sa variété.

Si vous pénétrez jusqu'aux entrailles mêmes de la terre, sa fécondité originale étalera à vos yeux des richesses qui ne sont pas les richesses d'un monde étranger. Partout votre œil exercé croira saisir des ressemblances ; mais ces ressemblances sont des ombres qui ne confon-